
I

Le premier jour à Paris

Paris, le 28 juin 1878

Me voici de nouveau dans cet immense filet doré, dans lequel il faut bien tomber de temps à autre, bon gré mal gré. La première fois, j'y restai quatre mois, me débattant comme un désespéré, et je bénis le jour où j'en sortis¹. Mais je vois bien que la faute m'en était imputable, aujourd'hui que j'y reviens

... disposé à une noble tranquillité².

Gare en effet à celui qui vient à Paris trop jeune, sans but précis, la tête confuse et les poches vides ! Aujourd'hui je regarde Paris avec sérénité, et je le regarde à travers l'âme d'un ami très cher, qui me fait sentir avec plus de vivacité et de fraîcheur toutes les impressions de la première fois.

Et voici celles du premier jour, telles que peuvent les rendre un esprit fatigué et une plume empruntée à l'hôtel.

Avant d'être conduit à l'Exposition, il faut que le lecteur pénètre avec nous dans Paris ; nous jetterons ensemble un coup d'œil au théâtre avant de nous tourner vers la scène.

Nous sommes descendus à la gare de Lyon, à huit heures du matin, par un temps magnifique. Et nous nous trouvâmes d'emblée dans l'embarras. Nous avons lu dans les journaux que les cochers de Paris poussaient leurs prétentions jusqu'à refuser de transporter des voyageurs par trop corpulents. Je fis remarquer à Giacosa³ que notre constitution pouvait parfaitement provoquer et justifier un refus dédaigneux du plus courtois des cochers. Il s'assombrit, et moi aussi. De surcroît, nous portions deux cache-poussière qui nous grossissaient sans pitié. Comment faire ? Il ne nous restait qu'à tenter de

faire illusion en nous approchant d'un fiacre au pas de danse et en apostrophant l'homme d'une voix de fausset. Ce fut un succès. Le cocher nous jeta un regard inquiet, mais il nous laissa monter et il se dirigea rapidement vers les boulevards⁴.

Nous devons aller jusqu'au boulevard des Italiens, c'est-à-dire gagner le centre de Paris en passant par la plus admirable de ses rues.

La première impression est agréable.

C'est la grande place irrégulière de la Bastille, spectaculaire et tumultueuse, sur laquelle débouchent quatre boulevards et dix rues, et d'où l'on entend le grondement sourd du vaste faubourg Saint-Antoine. Mais l'on est encore abasourdi par le vacarme de la grande gare lugubre où l'on est descendu, fourbu et somnolent, et ce vaste espace plein de lumières, toutes ces couleurs, la grande colonne de Juillet, les arbres, le va-et-vient frénétique des voitures et de la foule, c'est tout juste si on les entrevoit. C'est le premier souffle impétueux et sonore de la vie de Paris, et on le reçoit les yeux mi-clos. On ne commence à voir nettement que sur le boulevard Beaumarchais.

Ici Paris commence à apparaître. La rue très large, la double rangée d'arbres, les maisons joyeuses; tout est clair et frais, et de toutes parts se dégage un air de jeunesse. On reconnaît au premier regard mille petits raffinements de confort et d'élégance, qui révèlent un peuple plein de besoins et de caprices, pour lequel le superflu est plus indispensable que le nécessaire et qui jouit de la vie avec un ingénieux raffinement. C'est la buvette* qui resplendit de verre et de métal, c'est le petit café prétentieux qui voudrait passer pour luxueux, c'est le petit traiteur qui exhibe les mêmes gourmandises exquises que le grand restaurant*, ce sont mille petites boutiques, propres et riantes, qui rivalisent de couleurs, d'étals, d'inscriptions, de mannequins, de menus rubans et de verroteries. Entre les deux rangées d'arbres vont et viennent des fiacres, des

fardiens, des voitures tirées par des machines à vapeur et des omnibus très hauts, chargés de passagers, qui cahotent sur le pavé inégal dans un fracas assourdissant. Mais ce n'est pas le même mouvement qu'à Londres. L'espace ouvert et verdoyant, les visages, les voix, les couleurs, donnent à ce remue-ménage l'aspect d'un divertissement bien plus que d'un travail. Et puis la population n'est pas nouvelle. Ce ne sont que des figures connues, qui prêtent à sourire. C'est Gervaise qui se montre sur le pas de sa boutique, son fer à repasser à la main, c'est monsieur Joyeuse qui va au bureau en rêvant à une gratification⁵, c'est Pipelet qui lit la gazette⁶, c'est Frédéric qui passe sous les fenêtres de Bernerette⁷, c'est la grisette de Murger⁸, c'est la mercière de Paul de Kock⁹, c'est le gamin* de Victor Hugo, c'est le Prudhomme de Monnier¹⁰, c'est l'homme d'affaires¹¹ de Balzac, c'est l'ouvrier de Zola. Ils y sont tous¹²! C'est alors que l'on s'aperçoit que, même à mille lieues de distance, on vivait dans l'enceinte immense de Paris! Il est huit heures et demie, et la grande journée de la grande ville - une journée pour Paris, un mois pour le nouvel arrivant - a déjà commencé, chaude et bruyante comme une bataille. Par-delà la clameur de la rue, on entend confusément la voix profonde des énormes quartiers cachés, tel le mugissement de la mer masquée par les dunes. On est à peine sorti du boulevard Beaumarchais, on n'est pas encore parvenu au fond du boulevard des Filles-du-Calvaire que déjà on devine, on sent, on respire, allais-je dire, l'immensité de Paris. Et l'on pense avec stupeur à ces petites villes solitaires et silencieuses d'où l'on est parti, qui s'appellent Turin, Milan ou Florence, où l'on habitait tous porte à porte, au point de vivre presque en famille. Hier nous vogueions sur un étang; aujourd'hui nous naviguons sur un océan.

On a parcouru un peu plus d'un mille : on entre dans le boulevard du Temple. Ici, la voie déjà très large s'élargit encore, les maisons s'élèvent, les rues latérales s'allongent. La majesté de Paris commence à apparaître. En effet, à mesure

que l'on avance, tout grandit en taille et en beauté. Les théâtres commencent à défiler : le Cirque d'hiver, le Théâtre-Lyrique, la Gaité, les Folies-Dramatiques; les cafés élégants, les «grands magasins», les traiteurs raffinés; et la foule prend un aspect plus clairement parisien. Il y a sensiblement plus de circulation qu'en temps ordinaire. Notre voiture est obligée de s'arrêter à chaque instant pour attendre que la longue file qui la précède se mette en mouvement. Les omnibus de toutes les formes, qui ressemblent à des maisons ambulantes, se suivent de très près. Les gens se croisent en courant dans toutes les directions comme s'ils jouaient à chat de part et d'autre de la rue, et sur les deux trottoirs passent deux processions ininterrompues.

On entre dans le boulevard Saint-Martin. C'est une autre étape sur la voie de l'élégance et de la grandeur. Les kiosques bariolés deviennent plus nombreux, les boutiques plus rutilantes, les cafés plus pompeux. Les balcons et les corniches des maisons se couvrent d'inscriptions en gros caractères dorés qui font ressembler toutes les façades aux frontispices de livres gigantesques. Les frontons des théâtres, les arcades des passages, les édifices recouverts de panneaux de bois jusqu'aux premiers étages, les restaurants qui s'ouvrent sur la rue comme des temples ou des théâtres aux miroirs éblouissants, se succèdent sans intervalle, les uns à la suite des autres, comme une seule et même interminable boutique. Mille ornements, mille fanfreluches, mille appâts criards, capricieux, charlatanesques, surgissent, se balancent, se dressent de toutes parts, brillent à toutes les hauteurs, confusément, derrière les arbres, qui étendent leurs frondaisons au-dessus des kiosques, sur les bancs des trottoirs, sur les stations des omnibus, sur les fontaines, sur les tables aux terrasses des cafés, sur les courtines brodées des boutiques, sur les escaliers de marbre des théâtres. Après le boulevard Saint-Martin, le boulevard Saint-Denis. La grande rue s'abaisse, se relève, se resserre, reçoit des flots de chevaux et d'hommes venus des grandes artères

des quartiers populeux, et elle s'étend devant nous, à perte de vue, grouillante de voitures et noire de monde, divisée en trois parties par d'énormes guirlandes de verdure qui la remplissent d'ombre et de fraîcheur. Depuis trois quarts d'heure on avance au pas, serpentant, frôlant d'interminables files de voitures qui font penser à de fabuleux cortèges nuptiaux qui s'étendraient d'un bout à l'autre de Paris. On entre dans le boulevard de Bonne-Nouvelle et on voit croître encore le fourmillement, le bourdonnement, le fracas, ainsi que la pompe des grands magasins qui étalent sur la rue leurs énormes vitrines, l'ostentation de la réclame*, qui monte du premier étage au deuxième, au troisième, aux corniches, aux toits ; les vitrines deviennent des salles, les marchandises précieuses s'entassent, les panneaux multicolores se multiplient, les murs des maisons disparaissent sous une décoration éblouissante, puérite et magnifique qui séduit et fatigue le regard. Ce n'est pas une rue que l'on traverse : c'est une succession de places, une seule et immense place parée pour la fête, où grouille une multitude qui a du vif-argent dans les veines. Tout est ouvert, transparent, exposé aux regards, comme dans un vaste et luxueux marché à l'air libre. L'œil pénètre jusque dans les dernières salles des boutiques richissimes, jusqu'aux lointains comptoirs* des cafés blancs et dorés, tout en longueur, et dans les salles à l'étage des restaurants* princiers, et il embrasse au moindre changement d'orientation mille beautés, mille surprises, mille minuties pompeuses, une variété infinie de trésors, de friandises, de joujoux, d'œuvres d'art, de bagatelles ruineuses, de tentations en tout genre, dont on ne se délivre que pour y retomber de l'autre côté de la rue, ou pour se récréer le long de deux rangées sans fin de kiosques, quadrillés et bariolés comme un habit d'Arlequin, couverts d'inscriptions et de figures grotesques, tapissés de journaux de tous les pays et de tous les formats, qui donnent au vaste boulevard l'apparence extravagante et sympathique d'un grand carnaval littéraire. Et pendant ce

temps-là, du boulevard de Bonne-Nouvelle on entre dans le boulevard Poissonnière, et le spectacle se fait plus varié, plus ample et plus riche. Et on a déjà parcouru quatre mille mètres, éprouvant de plus en plus vivement un sentiment nouveau, qui n'est pas un pur émerveillement, mais une insatisfaction confuse, un regret plein de désirs, l'amertume du jeune homme qui se sent humilié à sa première entrée dans le monde, une sorte de déception d'amour-propre, qui s'exprime par des coups d'œil dépités et rageurs jetés à la mesquinerie de nos bagages, exposés à la risée, sur le siège de la voiture, au beau milieu de ce luxe insolent.

Et, enfin, on entre dans le boulevard Montmartre, auquel font suite celui des Italiens, celui des Capucines et celui de la Madeleine.

Ah! voici le cœur ardent de Paris, la voie royale des triomphes mondains, le grand théâtre des ambitions et des débauches fameuses, où affluent l'or, le vice et la folie des quatre coins de la terre!
